

Julien d'Abrigeon

« Moi, je ne fais aucune distinction entre poésie et prose quand j'écris » entend-on d'une des voix de Raymond Federman dans *Chut*. Il en va un peu de même pour vers et prose.

Si j'attaque ainsi, c'est que je suis partiellement d'accord avec lui. Je ne fais pas de différence de quantité de travail entre les deux, pas de différence de richesse, de valeur. J'ai écrit beaucoup de vers, beaucoup de prose, toujours de la poésie. Dans un cas comme dans l'autre, il me semble que chaque choix offre des richesses différentes. J'ai même souvent mêlé les deux d'ailleurs car les deux se mêlent et créent des formes bâtardes comme je les aime. Je fais une différence, en revanche, d'intention, il y a un véritable intérêt à utiliser l'une ou l'autre. Une différence dans la façon de les travailler et dans les raisons qui nous poussent à manier la prose ou bien le vers.

Je ne me prononcerai donc pas sur la supériorité de l'une sur l'autre. Je ne donnerai aucun dogme en la matière, juste mon expérience de lecteur et d'écrivain.

Je constate par expérience qu'il est très intéressant de travailler une prose contenant des éléments de métrique dissimulés lorsque l'on veut faire naître un rythme particulier, tenir sa phrase. Le vers caché dans la prose, comme le ver dans le fruit, apporte l'animal, la rupture, une construction dans la construction. Je l'ai expérimenté principalement dans *Sombre aux abords* où la métrique dissimulée me permettait tantôt de faire référence à l'écriture biblique, ou médiévale, romantique, tantôt d'imiter la musique springsteenodylienne du modèle palimpsesté. C'était un outil, comme la ponctuation, la coordination ou l'asyndète mais nombreux sont les écrivains qui ont su travailler le vers dans la prose. Ainsi, la prose du livre de Chloé Delaume, *Le cri du sablier* (2001) est clairement intrinsèquement construite d'alexandrins digérés insufflant le tragique dans la langue. Le fruit du vers dans la prose. La prose permettant au vers métré de retrouver sa vigueur, le vers permettant d'irriguer la prose de la mélodie de la tragédie.

Je trouve, pour ma part, l'inverse souvent bien moins intéressant. Nombreux sont les recueils actuels qui semblent une prose prosaïque arbitrairement découpée en pseudovers qui ne sont que de simples retours à la ligne, souvent par unité de sens, sans que la structure du vers ne soit travaillée, sans que la coupe ait un sens, une utilité sonore ou visuelle. Il s'agit souvent, à mes yeux, de faire semblant, de donner l'apparence de poésie à un texte qu'on voudrait donner comme poétique. Comme les attributs vestimentaires (le chapeau, l'écharpe, la robe large...) ou décoratifs (la plume, le verre d'absinthe), le « vers apparent » n'est qu'une des composantes du « poétique », l'ennemi de la poésie. Du décorum. Des attributs. Des étiquettes fluo. De la pose. Tout cela pour dire : « c'est de la poésie », là où la poésie devrait naître de ce qui n'est pas encore identifié comme tel. « La poésie est inadmissible. D'ailleurs, elle n'existe pas », ce principe de Denis Roche résume tout : La poésie n'est poésie que lorsqu'elle est une création non-attendue de forme pas une imitation. Si elle est déjà admise comme telle, elle n'en est plus. Être ou paraître poésie.

Et le vers alors ? Le vers se bosse. S'invente. Le vers n'est plus, pour moi, dans ma pratique actuelle, lié à la métrique fixe et régulière, il est lié de façon évidente soit à des marques rythmiques, des coupes de souffle pour mes textes à vociférer (mes poèmes-partitions sont écrits en vers et, s'ils ne sont pas tous imprimés, le vers s'y entend lors de mes lectures, il est une marque importante pour rythmer mon souffle ; l'arythmie côtoyant et prenant/donnant sens de/à la rythmique), soit, pour des textes plus visuels comme *Coupe Courte*, à des échos visuels forts, à des persistances rétinienne à imprimer. Il est lié à des coupes de sens, de sons ou des *cuts* visuels. La coupe crée le vers, imprime un rythme, fait sens. Elle n'est pas décorative, là « pour faire poème ». Et ce travail de la coupe, de l'espace entre deux mots dans le même vers, ce travail du

vers qui ne débute pas forcément à gauche, aligné au mur avec ses camarades, ce travail est passionnant à mettre en œuvre. Un vers libre reste un vers qui se tient, ce n'est pas une ligne molle. Mais ce n'est que « mon » vers, ma façon de le travailler, à chacun d'inventer le sien. On peut tout à fait rencontrer chez d'autres des vers réguliers réinventés, bien sûr.

Moi, je ne fais aucune distinction entre poésie en vers et poésie en prose quand j'écris comme quand je lis, devrai-je dire à mon tour. La poésie sera dans le bricolage de la langue, qu'elle soit coupée par nécessité ou linéaire par besoin.